

André Spire dans le Journal de Gabrielle Bernheim¹

par Claude Bremond

Les premières mentions d'André Spire dans le journal de Gabrielle Bernheim datent du printemps et de l'été 1899. Gabrielle est tombée sous le charme de sa voix : « Oh la voix d'André Spire, si éteinte, si voilée, je voudrais l'entendre les yeux fermés pendant des heures » (7 juin 1899). Un peu plus tard, le 16 juillet 1899, elle l'inscrit au nombre de ses douze « chouchous ». Puis, à l'automne, c'est la rencontre décisive. Gabrielle évoquera à plusieurs reprises le lieu, tantôt petit sentier et tantôt véranda, où, en compagnie de Marthe Wolf, cousine germaine d'André, elle a entendu le futur apôtre de la cause juive leur exposer les principes du socialisme (27 septembre 1899). Nul doute que la force persuasive de l'exposé ait tenu au moins autant au charme de l'initiateur qu'à la pertinence de l'argumentation. Daniel Halévy a peint l'André Spire de cette époque sous des traits physiques flatteurs : « svelte et fluide, mince comme un page avec une très légère barbe blonde et d'immenses yeux bleus, tantôt indignés, tantôt émerveillés, constamment éblouis »². Gabrielle se demande si l'heure merveilleuse que toute jeune fille attend n'a pas sonné pour elle. Hélas, la rencontre tourne court (2 octobre 1899, octobre 1899). Gabrielle se passionne néanmoins pour tout ce qui touche à son évangéliste, cherche son nom dans la liste des animateurs d'une institution philanthropique, la Société des Visiteurs, dont elle sait qu'il est un des fondateurs, languit au souvenir du soir où il l'a initiée au socialisme (22 et 26 novembre 1899). Se sachant surveillée par son entourage, elle cache du mieux qu'elle peut ses sentiments. Non sans inquiétude, car elle soupçonne sa tante Eliza de vouloir l'amadouer en montrant pour André Spire plus de bienveillance qu'elle n'en éprouve (novembre 1899). André Spire lui-même, peut-être retourné à Paris ou sagement soucieux d'espacer les rencontres, se fait rare. Gabrielle comprend que la révélation du socialisme est tout ce qu'elle peut en espérer ; s'identifiant au héros de Goethe, elle applique à sa rencontre avec André Spire les mots de Werther peignant sa régénération par Charlotte (30 novembre 1899). A la veille de Noël, elle récapitule le chemin parcouru en trois mois et évoque avec nostalgie, chanté par André, un air tiré d'une pièce mise en scène à l'Université populaire de Nancy (24 décembre 1899). Elle lit avec ferveur Action socialiste de Jaurès et finit l'année en dressant un catalogue des questions qu'elle aurait aimé poser à André et des offres de service qu'elle voudrait lui faire (29 décembre 1899).

La grand'mère de Gabrielle, Franziska Marx ne peut observer sans inquiétude les emballements sentimentaux de sa petite fille. Non qu'elle la trouve trop jeune pour le mariage. Tout au contraire, elle juge que le temps est venu d'y songer. Elle a même prophétisé que Gabrielle épouserait Jules Rais, ce jeune veuf esthète que Gabrielle admire passionnément. André Spire, quoique de treize ans plus âgé que Gabrielle et médiocrement fortuné, ferait un parti tout à fait acceptable. Mais en ce qui le concerne, l'obstacle est ailleurs. Le roman autobiographique L'Eveil rapporte ainsi la nouvelle désillusion de Gabrielle : « Comme j'étais rêveuse, grand'mère m'a dit ce matin : Je crains petite chérie, que Pierre n'ait une trop vive influence sur toi. C'est un cœur très noble et une intelligence généreuse. Mais il n'est

1 Pour une présentation de ce journal, on se reportera à Claude Bremond, *Introduction au Journal de Gabrielle Bernheim*, dans *Temporel* n°9, 26 avril 2010 (consultable sur Temporel.fr).

2 « Voici quelque quarante ans », dans *Hommage à André Spire*, Paris : Lipschutz, 1939, p. 29.

pas libre, chérie, tu comprendras cela plus tard, il ne faut pas songer à lui trop amicalement .’ » (p. 49) En fait, André Spire entretient à Paris un lien sentimental avec une autre Gabrielle, Gabrielle Garret (1868-1936), qu’il épousera une douzaine d’années plus tard, lorsqu’elle aura divorcé d’un précédent mari.³

- 116 -

La révélation cause une vive déception à Gabrielle. Elle suspend pendant deux mois la rédaction de son journal et ne le reprend que lorsqu’elle se sent sûre d’être sortie victorieuse de l’épreuve. Le souvenir d’une pièce d’Ibsen, La Comédie de l’amour, l’aide à faire contre mauvaise fortune bon coeur : dans cette œuvre, deux fiancés se séparent, au plus haut de leur passion, pour épargner à leur amour l’usure du temps ; s’appuyant sur cet exemple, Gabrielle prononce unilatéralement la rupture de ses fiançailles imaginaires avec André. Solution qui présente un double avantage : elle place les sentiments de Gabrielle pour André au même degré de sublimité que ceux des deux amoureux d’Ibsen ; elle réserve pour l’avenir de Gabrielle la possibilité d’un autre amour, partagé celui-là, sans qu’elle ait à rougir ni du premier ni du second, ce dont fera foi son journal (10 février 1900). Le lendemain de ce triomphe moral chèrement payé, une visite annoncée de tante Eliza donne à Gabrielle l’espoir d’un entretien où elle témoignerait de sa propre droiture et où celle d’André lui serait confirmée (11 février 1900). Nous ne savons pas si Gabrielle a obtenu de sa tante l’entretien confidentiel et les assurances espérées. Mais on ne se débarrasse pas si aisément de la passion. Un mois plus tard, elle reste obsédée par un visage et des intonations qu’elle retrouve dans ceux d’inconnus rencontrés par hasard (5 mars 1900, 18 mars 1900). Brocardée pour son ardeur militante par le docteur Hippolyte Bernheim, elle souffre moins de cette raillerie que de la mauvaise opinion qu’André pourra se faire des capacités de la néophyte et craint de déchoir comme leur cousine Marthe Wolff qui, au retour de son voyage de noces, ne lui a pas paru transfigurée par le mariage (6 avril 1900). Elle en vient à se demander avec angoisse si André Spire lui-même, malgré son idéalisme et son intelligence, n’est pas contaminé par le cynisme ambiant et, sur la foi d’une information dont elle ne donne pas la source, elle fait état d’une peu glorieuse mission qu’il aurait confiée à son frère Paul : lui chercher une femme parce qu’il est fatigué de manger au restaurant.

Tantôt le doute s’efface devant un retour de foi ; par delà la souffrance qu’il lui cause, Gabrielle célèbre André Spire comme le ferment régénérateur de sa conscience morale, le soleil qui l’éclaire sur le chemin de sa vie, le fleuve qui la féconde de ses limons (15 avril 1900, 13 juin 1900). Tantôt l’enthousiasme retombe, et les anciens démons de Gabrielle, ses frustrations d’orpheline, reprennent le dessus : elle se jette dans les bras de Marie-Brunette, la mère d’André, comme dans ceux de la mère qu’elle avait espéré retrouver (juin 1900). A quoi s’ajoutent encore les menues vexations infligées par un entourage bien intentionné mais bourgeoisement incompréhensif (6 juillet 1900).

Au-delà de juillet 1900, s’ouvre une longue période de quatre ans au cours de laquelle Gabrielle, sans jamais cesser d’être sous le charme, fait l’apprentissage de la résignation et de l’amitié (12 août 1901, 31 août 1901, 1^{er} septembre 1901). En butte à l’insistance de sa grand-mère qui la presse de se laisser marier à quelque cousin ou ami proche, bien assorti sous le rapport de la religion, de la condition sociale et surtout du niveau de fortune, Gabrielle se révolte et affirme les droits du cœur. Cœur qui, dans sa poitrine, bat toujours pour André (10 juillet 1902). André Spire a-t-il traversé, au début de 1903, une crise physique ou morale ? C’est en tout cas bien de lui qu’il est question le 6 février 1903, comme le prouve l’allusion aux paroles merveilleuses proférées quatre ans auparavant et la

3 Je remercie Marie-Brunette Spire, fille du poète, qui m’a donné ce renseignement et beaucoup d’autres.

notation, quelques jours plus tard, d'une parole délicatement amicale (22 février 1903)⁴. A l'été suivant, le 15 août 1903, Gabrielle et son amie Berthe Lévy (Berdie) ouvrent l'une pour l'autre l'écrin de leur âme virginale : André Spire est le joyau de l'un, Jules Rais celui de l'autre. La jeune fille s'enchantait encore de cette image la semaine suivante (23 août 1903). Toute platonique qu'elle se veuille, l'affection de Gabrielle s'est-elle montrée à cette occasion un peu trop expansive, et André Spire, pris entre le désir de se montrer amical et le souci de ne pas laisser la jeune fille se bercer d'espérance, a-t-il dû souffler le chaud et le froid ? C'est peut-être ainsi qu'il faut interpréter un changement d'humeur noté par Gabrielle (24 août 1903).

D'avril à août 1904, les lettres de Gabrielle à son fiancé, Léon Rosenthal, témoignent de l'amitié vigilante d'André Spire. Celui-ci est présent aux fiançailles, rend visite à Paris au moment du départ pour Nancy, promet sa présence au mariage (22 avril 1904). En juin, survient un incident (peut-être en germe dans l'abattement et la nervosité notés aux fiançailles). Il semble qu'André Spire ait reçu d'un ami, Adolphe Mahy, collègue de Léon au lycée de Dijon, des renseignements sur le fiancé, et que ceux-ci n'aient pas été favorables. Sur quoi André Spire aurait fait une démarche pour dissuader Léon d'épouser Gabrielle, et Léon en aurait averti Gabrielle qui, rencontrant André, lui fait grise mine (23 et 28 juin 1904). Le malentendu, avec l'aide de Berthe Lévy, est vite dissipé (28 juin 1904 bis). La suite de la correspondance indique qu'André Spire est choisi comme témoin du marié. Marie-Brunette Spire avait d'abord proposé comme cadeau, en leur nom à tous deux, une lampe hollandaise, c'est-à-dire « une sorte de lampe juive », mais celle-ci, poliment refusée, s'est convertie en service à goûter d'Epinal. Le faire-part du mariage et l'invitation à la réception sont conservés dans les archives d'André Spire...

Au-delà du mariage, le nom d'André Spire, couplé à celui de Jules Rais, réapparaît deux fois, dans des feuillets insérés dans le journal aux dates du 6 octobre 1904 et 4 janvier 1905, en repoussoir à celui de Léon, comme l'évocation nostalgique d'une qualité de chaleur et d'enthousiasme perdue. Puis, dans le journal des années 1911-1932, il est cité de loin en loin, comme commensal chez Jules Rais (16 décembre 1912), comme dédicataire possible, en compagnie du même Jules Rais, d'un roman autobiographique projeté (17 avril 1914), comme conseiller donné à Léon, en cas de disparition de Gabrielle, pour l'éducation de ses enfants Dante et Sylvie, et cela toujours en compagnie de Jules Rais (1^{er} septembre 1914), comme invité à la table de Gabrielle avec sa mère Marie-Brunette en compagnie de Claude Roger-Marx et de sa femme Mayotte, d'Emile et Marguerite Borel et de Julien Benda (29 janvier 1920). Il est encore cité comme représentant typique, en opposition à Jules Rais, d'un des deux versants du tempérament juif, le prophète contre le dilettante (24 mai 1921).

Le journal de Gabrielle, femme mariée, ne présente donc plus guère André Spire, entre 1912 et 1932, que comme participant à quelques dîners ou comme figure d'un passé révolu. Nous relevons pourtant la notation d'une visite, le 18 juillet 1917, difficile à interpréter dans plusieurs détails, mais qui prend un relief particulier comme témoignage d'une crise temporaire des relations. André reproche à Gabrielle sa timidité, Gabrielle reproche à André sa brutalité. Deux ans plus tard, le 20 juin 1919, Gabrielle se désolait toujours de cette révélation cruelle (« Ah terribles mots d'André Spire sur ma timidité, au-dessous de la réalité »).

S'il n'est plus directement question ensuite d'André Spire dans le journal, une référence énigmatique est faite le 22 mai 1921 au titre de l'un de ses textes, Chad Gadya. C'est la seule allusion dans le Journal tant à l'œuvre littéraire d'André Spire qu'à son combat pour la revendication d'une identité juive. Gabrielle ne se réfère pas ici à la nouvelle d'Israël Zangwill, qu'elle aurait pu avoir lue dans la

4 Gabrielle évoquera en outre, dans ses lettres de fiancée à Léon Rosenthal, les 22 avril et 23 juin 1904, le surmenage d'André Spire.

traduction de Mathilde Salomon publiée par Charles Péguy, mais à la nouvelle sur la nouvelle qu'a composée André Spire, et qu'elle a pu lire dans Quelques Juifs, publié en 1913 et certainement envoyé avec dédicace aux époux Rosenthal. Cela étant, quel peut être pour nous l'intérêt de cette notation ? De montrer que le dévouement d'André Spire à la cause juive, non seulement n'est pas passé inaperçu de Gabrielle mais encore ne l'a pas laissée indifférente ? Certainement pas. Tout indique que Gabrielle est restée d'une cécité ou d'une indifférence totale au combat sioniste d'André Spire. Comme le héros de Chad Gadya, elle éprouve une absence de foi et elle en souffre, mais il ne s'agit pas d'une foi qu'elle aurait perdue. Le caractère douloureux de cette absence est lié en elle, non au regret d'avoir rompu avec les croyances et pratiques juives de ses parents, mais au désir impuissant d'asseoir sa foi évangélique et ses aspirations mystiques sur un socle dogmatique qui n'aurait pu être, selon elle, que celui de l'Eglise catholique romaine.

27 septembre 1899.

J'ai communiqué, hier. C'était infiniment doux. Nous avons parlé de tout, je crois, de toutes les choses qui nous tenaient au cœur du moins. J'ai dit un peu ma vraie âme sous la vérandah et dans le chemin. C'était si bon de la sentir dans la vraie route. Elle a encore tant de progrès à faire, mais quand sa voix voilée, sa voix mate nous expliquait le socialisme et la bonté, je sentais un grand souffle l'emporter, je sentais qu'elle pourrait devenir – avec ma volonté et beaucoup d'efforts – un peu bonne, meilleure. Et quelquefois, en dehors de ces choses, sur *Bérénice*, sur les Burère⁵, sur Loti et Lemaître, sur les maisons qu'il ne faut pas acheter, nos pensées étaient mêmes. Et j'avais une joie enfantine, presque orgueilleuse, de sentir que lui, avec son intelligence, avec ses facultés très fortes, et moi, avec mon âme si neuve, ignorante mais pleine de bonne volonté, j'étais arrivée à comprendre aussi comme lui.

C'était joli, cette journée de ciel gris, le plateau, un peu de bois, et une pensée amie. C'était si bon de se laisser expliquer, de faire tous ses efforts pour comprendre.

Et puis vraiment il « évangélise », comme j'ai dit. On a envie de monter haut, haut, d'être toute à la société, on a conscience de ses devoirs – et que ce ne sont que des *devoirs*. On voudrait s'instruire, apprendre pour être comme lui, bon intelligemment. Oui, cela a été vraiment vivifiant, ces heures d'hier. Seulement aujourd'hui, quand on voit plus clair, quand on sait mieux, mais qu'on est toute seule pour agir, alors on est un peu triste et on a une angoisse grande d'avoir frôlé une si belle âme, parce qu'on ne sait pas s'il y en a d'autres comme cela, et alors l'avenir – puisqu'il sera en dehors d'elle – alors l'avenir est inquiétant. Alors on craint que tout soit terne à côté d'elle ; et on reste avec une âme éblouie par trop de soleil, par trop d'idéal, qui a peur de ne plus trouver un semblable rayonnement.

2 octobre 1899.

(...) L'an passé, je n'avais pas la foi sociale, mais j'avais l'espérance infinie ; et maintenant je sais, je suis sûre de ce que je dois, mais l'éblouissement de l'autre jour, la douce communion très brutalement terminée et scellée aujourd'hui du mot de fin, la solitude où elle me laisse, c'est quelque chose de bien aussi douloureux, et contre cela je n'ai que moi-même.

5 Il s'agit de tableaux que possède Gabrielle et auxquels elle attribue une grande valeur, puisqu'elle envisagera d'en donner un pour la loterie des ouvriers d'Emile Gallé.

Octobre 1899.

Le ciel d'un gris très doux, d'un gris si pâle, chante dans ma mémoire et la sérénité, la calme grandeur qui vibrait au milieu des plaines ce jour-là, la douceur des mots, de cette âme et de ce soir, tout cela m'obsède doucement mais sans trêve. Et cela remplit mon âme d'une tristesse sourde et voilée mais dont le bruissement est sans fin. Je ne sais plus les vers qu'il⁶ disait dans le chemin. Ils étaient eux aussi en harmonie avec les choses, si exquisément tristes. Je voudrais les savoir. Ils parlaient de solitude et leur musique, la musique de leurs sons berçait très doucement l'oreille. Et je voudrais les dire aujourd'hui ces vers-là, les dire pour moi, sous un ciel pareil, dans le même chemin. L'angoisse des heures douces qui jamais, jamais ne reviendront, de ce jour-là, fini pour la vie, du très doux crépuscule, de la chère pensée amie qui se disait un peu. C'était doux, c'était doux infiniment.

22 novembre 1899.

Le Théâtre Populaire, l'Université Populaire, le Bureau Central de bienfaisance. J'ai cherché son nom, car il doit être dans tout cela, mais les journaux mettent seuls les noms connus, célèbres. Les autres passent inaperçus ; alors on oublie qu'il y a des gens qui seraient heureux de les lire. Jules⁷ a été à la Société des Visiteurs des pauvres. Les grandes âmes font de la douleur comme de l'amour un moyen d'élévation. J'étais sûre de cela, qu'il chercherait la consolation dans le Bien. C'est très réconfortant de sentir autour de soi des âmes semblables qui nous donnent l'exemple pour monter. Mais toujours pas de guide, moi, au hasard. Et si le courant dévie, si je me trompe de chemin pour atteindre la vraie route ? J'ai tant de bonne volonté, personne pour m'enseigner à l'utiliser. Est-ce qu'un jour cela viendra ?

Dieu que les mots de Renan sont beaux : il faut faire comme si Dieu existait. Moi je ne sais pas faire comme si nous avons passé le même chemin, et je voudrais tant. Il faut que je lise, que je travaille. Je voudrais comprendre. J'ai la foi en la société, seulement je n'ai pas de dogmes. C'était si bon de se laisser expliquer le socialisme. Je ne savais pas quelle chose merveilleuse c'était et comme l'heure était rare, sans cela je n'aurais parlé que de cette chose, pas des Loti, des Burère et de toutes les autres choses. J'aurais dit très simplement : « Je voudrais être bonne et utile à la société, mais pour cela, je voudrais la comprendre. Expliquez-moi ». Et avec sa belle voix mate il m'aurait expliqué. Maintenant c'est fini des heures où il la disait un peu. Même sa venue, à cause des personnes présentes, ne servirait à rien. On a des larmes spontanées de passer à côté de cette intelligence et de cette bonté, et de ne pas être réconfortée par elle. Puis, pour l'avoir devinée seulement, on sent tout bien loin derrière soi et, autour de soi, tout désert.

26 novembre 1899.

(...) Ainsi, doucement, sans le savoir, j'ai gravi le sentier de la compréhension du Vrai. Les paroles étaient douces, la voix enchantait. Je laissais mon âme suivre les paroles, écouter la voix. C'était des choses simples, si faciles à comprendre, simples et fortes, et vivifiantes. Je les écoutais. Et puis tout à coup, j'ai senti qu'elles s'étaient inscrites dans mon âme ineffaçablement, la douce chanson vivait en elle, était devenue loi. J'ai gravi ainsi le sentier qui mène

6 André Spire.

7 Jules Rais dont l'épouse, Marie-Georgette Vierling, est morte le 21 mai 1899, à l'âge de 26 ans. Sous le nom de « Société des Visiteurs des Pauvres », Gabrielle Bernheim nomme un organisme philanthropique dont André Spire était un des initiateurs. Le nom définitif sera « Société des Visiteurs ».

à la volonté du Bien, et c'était sur des paroles si douces que je l'ai fait, si douces que je n'ai pas su. Et après, quand je suis restée seule, sachant ce qu'il fallait faire, quand la chère voix ne berçait plus, n'anéantissait plus les difficultés, j'ai senti que c'était par elle que j'avais été ainsi prise, que par elle toute ma vie – une vie bonne – aurait pu être une douce chanson, et que maintenant tout est bien plus difficile, qu'il y aura des luttes, des sacrifices, qu'elle – parce que c'était elle seulement – aurait transformés en sourires et en joies.

- 120 -

Novembre 1899.

« J'ai vu André Spire lundi et il m'a fait une très sympathique impression. » Tante Eliza a écrit cela. Est-ce qu'elle se souvient donc que l'an dernier elle l'avait trouvé « collant » et que j'avais protesté ? Ou bien, sans le savoir et le vouloir, dans ma lettre, dans l'œuvre des journaux pour tous, j'ai mis de ma « communion » avec lui ? Je voudrais savoir. Peut-être s'est-elle souvenue, peut-être est-ce hasard, car je sais encore, je veux le croire, écrire sans le mettre dans tout. Alors ?

30 novembre 1899.

Une phrase de Werther si belle : « Pourquoi l'ai-je jamais connue ? Je me dirais 'Insensé, tu cherches ce qui n'est point en toi'. Mais je l'avais trouvée, mais j'ai senti ce cœur, cette âme noble dont la présence me faisait paraître à mes propres yeux plus grand que je n'étais, parce que j'étais tout ce que je pouvais être. » (...) Si la chère voix pouvait se faire entendre de nouveau et m'expliquer, et me guider un peu ! Puisque cela est impossible, il faut que seule je tâche de suivre la bonne route, et sans crainte de perdre mon temps, de me tromper. Il faut que je me trompe plutôt que de piétiner sur place. En avant ! Il a dit : « J'aime les volontés, les caractères mâles, courageux. »

24 décembre 1899.

Bientôt trois mois qu'une après-midi je suis venue et qu'à côté de lui, sous la vérandah, j'ai dit mon âme. Bientôt trois mois qu'au doux crépuscule d'automne, en me tendant la main, il a chanté *La Princesse*, que sa voix mate au timbre de caresse nous expliquait le socialisme. Et depuis ? j'ai su un peu, j'ai voulu surtout. Oh la foi qui est maintenant dans mon âme. Pauvre âme, pauvre âme qui va à la lumière, à la beauté morale seulement parce qu'elles sont lumière et beauté, et qui se laisse prendre par elles tant, tant, qu'elle ne sait plus si elle pourra s'en détacher quand l'aveugle force des choses voudra qu'il en soit ainsi.

29 décembre 1899.

Voilà ce que j'aimerais lui dire, très simplement. Que j'avais lu Michelet⁸ et que cette histoire, sans commentaires, de tous les efforts de l'humanité vers l'idée de Justice et de Beauté m'a donné la foi profonde, que pour une parcelle infinie mais sacrée j'en étais le dépositaire à cause de mon âme, et que c'était mon devoir d'être digne de ce legs, d'y ajouter si possible, en tout cas de le vivifier. Que cette belle après-midi de septembre, quand il nous a expliqué, à Marthe et moi, très brièvement, le socialisme, que cela fut un trait de lumière ; que j'ai senti alors qu'il était le Droit

⁸ Le journal ne parle nulle part ailleurs de cette lecture de Michelet, mais Gabrielle raconte, dans *L'Initiation*, le choc causé à son héroïne par la découverte de *La Bible de l'Humanité* (p. 40 sq.).

et la Justice ; que depuis ce jour je me suis pénétrée longuement de ces deux dogmes et qu'ainsi je me suis fait une foi. Puis que j'ai voulu m'instruire et que j'ai lu l'admirable livre de Jaurès.⁹ Et que maintenant, sa lecture terminée, j'ai compris qu'avoir la foi c'était un peu, mais bien peu si cela ne pouvait pas vous faire *agir*. Que ce livre ne m'a pas fait tout le bien qu'il peut me faire parce que j'ai la foi, mais sans dogmes précis ; qu'il me faudrait la compréhension du socialisme par celle de la société et de ses lois vitales. Et je voudrais qu'il m'indiquât des ouvrages pour travailler. Et j'ajouterais que je trouve odieux de vivre au milieu de la société sans la comprendre, sans comprendre les données sur lesquelles elle repose, et où elle va, d'être républicaine par sentiment, mais de connaître imparfaitement les dogmes précis de la république. J'ajouterais que c'est le devoir des femmes d'activer le progrès et que les éducatrices de leurs enfants doivent savoir dans quel esprit les élèves (doivent être éduqués) et pourquoi le lycée vaut mieux que l'école religieuse, et se rendre compte par soi-même si leur travail est adéquat à ce qu'ils doivent être. J'ajouterais que comme femme je me sens servie de préjugés entravants, que je veux rompre avec eux parce qu'ils gâchent la vie, mais que je veux rompre par un acte de volonté réfléchi et faire ma vie libre par ma volonté fondée sur ma conscience et ma connaissance.

Voici ce que je voudrais lui dire. Mais le pourrai-je ? Pourra-t-il m'aider à ce que je veux ? Aurai-je son appui, celui de sa large et si compréhensive intelligence ? De sa belle voix mate m'expliquera-t-il ? Je le souhaite ardemment. Et alors, avec cela je pourrai travailler. Et lui, par qui j'aurais voulu que ma vie fût tout ce qu'elle sera, m'aura aidé à en faire, sinon une chose douce, une chose bonne, lui qui, s'il avait voulu, aurait été l'éducateur et l'idéal ami, sera au moins l'aide efficace, pour lequel ma reconnaissance est déjà infinie.

Samedi 10 février 1900.

Un mois et demi de silence, un mois et demi sans toucher à ces pages où a été toute mon âme. Par un doux soleil rayonnant, j'ouvre ce cahier à nouveau – avec bien du passé derrière moi, bien des minutes douloureuses – j'ouvre à nouveau ce cahier fermé par ma volonté qui voulait, en face de l'avenir, être loyale avant tout. Si je le fais, c'est que je le puis en toute conscience, c'est que je suis sûre à force de volonté d'avoir triomphé de ce vertige qui m'enserra si fort, si fort ces derniers jours de décembre, cette aurore d'année. Ayant trop désiré mon rêve, quand je l'ai senti s'évanouir dans la réalité comme une bulle irisée qu'on détruit rien qu'avec le souffle, j'ai souffert bien, bien profondément. Les deux jours où je sentais en moi comme une chose morte et lourde qui m'étouffait de son poids sont inoubliables à ma mémoire. Mais mon âme que je connais bien (et si c'est à ce journal commencé depuis plusieurs années que je le dois, comment dire ma gratitude infinie ?) mon âme est trop prête à vibrer, a trop soif d'une autre âme, a trop de jeunesse et de soleil devant elle pour dire déjà « à jamais ».

- 121 -

Je me souviens d'une comédie d'Ibsen¹⁰ où l'un dit à l'autre « M'aimeras-tu toujours ? ». Et voulant avant tout

9 *Action socialiste.*

10 *La Comédie de l'amour*, à laquelle allusion a déjà été faite le 6 janvier 1899. Le texte est le suivant :

Svanhild – Et oses-tu saintement me promettre devant Dieu que jamais, comme une fleur fanée, il (l'amour) ne se penchera, mais embaumera, comme aujourd'hui, et s'épanouira pour toute la vie ?

Falk (après un court silence) – Il durera longtemps.

Svanhild (douloureusement) – Oh, « longtemps » ; mot pauvre et misérable ! Que peut valoir « longtemps » pour l'amour ? C'est son arrêt

être sincère, l'homme répond : « Je t'aimerai longtemps ». Mon âme, elle non plus, ne pouvait dire que « longtemps », sentait au milieu de sa détresse brutale qu'il y aurait un avenir malgré tout, si lointain fût-il. Et alors, pour cet avenir qui serait un jour, je n'avais pas le droit une minute de plus, cela eût été pécher contre lui, que de me faire souffrir. J'ai *voulu* de toutes mes forces être loyale envers moi-même. Alors, malgré toute ma solitude, j'ai fermé ce livre, attendant pour le reprendre d'être forte, de ne plus souffrir, de triompher. J'ai voulu chaque jour. Cela a été mon premier devoir envers l'avenir sacré et si quelque jour je montre ces pages, l'intervalle de dates qui les sépare sera, je pense, ma fierté. Tout malentendu sera impossible. Je reprends ce cahier aujourd'hui et, tandis que j'écris, le soleil dit sa chanson radieuse sur les choses. Et moi je suis heureuse infiniment d'avoir voulu si fermement à cette heure, et en gardant un sentiment de profonde reconnaissance pour celui qui m'a fait tant de bien à la fois et tant de mal, je marche maintenant ayant foi en la vie, attendant d'elle des joies pour lesquelles il faut que je travaille à me faire une âme très noble et très digne.

11 février 1900.

(...) Ce que j'attends d'elle¹¹, mais si ardemment que je ne l'aurai peut-être pas, car cela est à la merci d'une heure de conversation seules, c'est la vérité sur André. J'ai bien fort souffert l'autre jour des demi-choses que m'a dites grand-mère. Pas par le cœur, cela m'a été une joie de le savoir pris, presque, cela faisait mourir tout ce qui aurait pu revenir d'espoir impossible et douloureux, mais en mon esprit, en ma soif d'idéal, cela fut une souffrance qui me mit des larmes aux yeux. Je voudrais savoir, être sûre qu'il est ce que je le crois, bon et loyal, qu'il est l'être bon, doux et fort, avant tout. Non, je ne veux pas le doute. Il est ma foi, une partie d'idéal, je veux savoir. Je veux qu'elle me dise, tante Eliza, que c'est une âme d'honneur et que je peux le placer, le laisser haut, haut où je l'ai mis dans mon esprit.

5 mars 1900.

Hier, une mauvaise journée. Les jolies chansons qu'il avait fait relier et que j'avais vues en décembre, son portrait sur le piano, et puis Marie¹² toujours si vibrante, et le petit salon où j'étais en décembre. Toute l'après-midi j'ai eu de nouveau la tête vide, et rien ne souriait plus. Et puis l'autre jour chez Sidoy je ne savais pas pourquoi j'étais allée un jour demander *Les Trophées* de Hérédia à un employé. Et en rentrant, j'avais dit : « Il est si gentil ». Et j'avais envie de retourner lui demander quelque chose, à lui, je ne savais pas quel plaisir cela me faisait. Et puis en y retournant avec grand-mère j'ai compris tout à coup : oh sa voix exquisément douce et calme qui sonnait la paix, la sérénité dans les âmes ! Et en parlant, il répétait trois fois, en traînant infiniment sur les mots : « C'est ça, c'est ça ». Rue Saint-Jean, un matin, au Point Central, André causait avec un ami, en passant je lui donnai le journal qu'il m'avait prêté et il dit si joliment, traînant sur les mots « A revoir, à revoir ». Ainsi, malgré toute ma volonté, j'ai été là instinctivement, sans savoir, et c'est doux, doux cette voix qui ressemble à la sienne et qui est belle aussi. Au cours aussi quelqu'un, avec des cheveux blonds très pâles et des yeux vagues, qui a quelque chose d'indéfinissable de lui, qu'on ne retrouve pas toujours et alors cela fait souffrir. Je regarde toutes les personnes qui entrent jusqu'à ce qu'il vienne et puis cela est

de mort, la moisissure sur la semence.

11 Tante Eliza.

12 Marie-Brunette Spire, la mère d'André.

bête et cruel. J'ai envie de sangloter et de hausser les épaules sur moi-même tout à la fois.

Dimanche 18 mars 1900.

Oh comme c'est loin en arrière dans ce cahier le jour doux et triste, le jour où dans le bois d'automne nous avons été. Je voulais garder le souvenir et chasser la souffrance, et voici que des larmes sont dans mes yeux. Alors je me suis crue forte seulement et la voix douce et voilée, et l'âme douce et vibrante sont encore présentes à tout mon moi. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Elle l'avait deviné de loin, tante Eliza, elle avait pressenti cela. Moi je ne savais pas que j'aimerais la voix avec les paroles, seulement j'ai senti un jour que tout était doux par elle. L'avenir est fermé à ma pensée et mon âme, qui devait aller vers lui, se tourne obstinément en arrière. Il ne faut pas, il ne faut pas. Mais je suis toute seule. Mais si je me lasse, si je ne fais pas tous les efforts, c'est mal. Je vais reprendre la tâche, je vais la continuer de toutes mes forces. Il faut *vouloir* vouloir. Il faut cela. Je vais me mettre à l'œuvre ; Il faut que je me *fasse*, possibles et proches, des joies futures. Il faut que je travaille à ma destinée. Il faut travailler sans relâche, car il la faut – et proche.

6 avril 1900.

« Socialiste en chambre » a dit le docteur¹³ hier. Oui, si je vois André à Paris il me grondera et avec raison et il me méprisera un peu. Socialiste en chambre. Il me semble quelquefois que je n'ai plus de cœur ni pour souffrir ni (pour) jouir, mais seulement une tête et des nerfs. C'est atroce, cette sensation-là et c'est revenu souvent ces jours derniers. (...) Marthe Wolff est heureuse. C'est André qui avait raison. Comme c'est facile de descendre, je croyais qu'on souffrait.

15 avril 1900.

(...) Hier dans le petit salon je trouvais deux photographies¹⁴, l'une à califourchon, le visage penché au jardin, l'autre, le verre en main, avec un joli sourire, le verre levé, assis à une table à une fin de fête, et de la gaieté éparse partout que l'on voyait je ne sais comment, mais épandue en mille plis sur les choses. Le verre mat, si mat que l'on aurait pensé à un Gallé et le geste si joyeux ! Mon moi est encore mêlé à cette vie, ma vie vit encore de la sienne. Mon moi, ma sève vitale a encore ses racines frêles, informes, enchevêtrées autour d'autres plus fortes. Et mon moi, c'est une force que la vie a faite, qui n'est pas séparable d'autres forces encore, qui est lié à elles. Mon moi, c'est encore le prolongement de lui. Cela cessera. Avec le temps, ce qu'il y a de sa bonté, de son intelligence, de sa volonté dans mon être mortel se retirera peu à peu et je resterai forte et libre. Avec le temps, les alluvions déposées par lui seront de la terre, feront digue et le fleuve se reculera. Mais en ce moment son être est encore en mon être et je l'ai senti hier soir. Il faut que lentement la désagrégation se fasse – et elle se fera, j'ai confiance. C'est une force qui m'a prise et dont je garderai quelque chose longtemps encore dans la route de la vie. J'ai cru qu'il fallait me dépendre, que c'étaient mon cœur, ma vie qui devaient lutter et vouloir, mais hier j'ai senti qu'il y avait autre chose que cela, que tout mon être, toute ma sève vitale, c'étaient lui, toute ma force et toute ma conscience. La vie fera son œuvre. J'ai confiance. Cela se séparera et je redeviendrai moi-même. Je vivrai *ma* vie. Car jusqu'aujourd'hui c'est ma capacité vitale et *son* être qui vivent en moi, ce n'est pas seule moi-même.

13 Le docteur Hippolyte Bernheim (1837-1919), professeur à la faculté de Nancy, célèbre pour ses recherches sur l'hypnose et la suggestion, était cousin germain du père de Gabrielle.

14 Deux photographies d'André Spire.

Mercredi 13 juin 1900.

(...) Je veux conserver aussi et réaliser sa parole de foi et de vérité, savoir un métier. Et je peux. Il faut que la dernière branche d'espoir fou, la branche morte un soir, il faut que je l'ensevelisse et que j'anéantisse la douleur étroite sur laquelle elle était greffée pour garder le souvenir et la Vie en ma vie de la bonté, du bien moral, de la beauté, de la douceur dont elle était faite, pour me libérer de la mauvaise souffrance, de la souffrance qui ne rend pas meilleure, qui n'élève pas, pour l'aimer d'idéal, et de reconnaissance infinie, profonde, et vraie, de reconnaissance *active*, et féconde et universelle.

Et *je veux*, *il faut* que j'aie confiance en la Vie.

Dimanche (...) juin 1900.

J'ai invité Marie Spire à venir passer l'après-midi avec moi en jeune fille. Elle est toujours si vibrante et elle m'aime bien. Oh c'est une chose si merveilleuse que d'être riche de beaucoup d'affection donnée. Je me souviendrai longtemps. Tante Eliza embrassait Claude¹⁵ passionnément. J'ai eu froid une seconde. Tous les baisers que je n'ai pas reçus m'ont fait mal. Cela me fait mal aussi ces visites dans le grand salon où sur le piano il y a son portrait. Et la petite vérandah où il nous avait expliqué avec sa voix, sa belle voix mate, où il avait été le pontife, où il avait fait avec son âme le geste merveilleux du semeur. Mettre en bas d'une page écrite avec la chose divine qu'est l'amour, écrite avec ce qu'il y a de meilleur en soi, avec toute la sève vitale de son être, mettre en bas de cette page-là : « La vie n'a pas voulu », oh c'est dur ! Faire comme si Dieu existait, faire comme si nous avions passé le même chemin !

6 juillet 1900.

(...) Tante Eliza aujourd'hui m'a refusé les vers d'André sous un prétexte, elle a cru bien faire, il ne faut pas lui en vouloir, mais j'aurais pu les lire. Cela, après l'heure merveilleuse de septembre dernier, cela n'efface rien, n'ajoute rien, et cela aurait été doux.

Lundi 12 août 1901.

(...) Maintenant mes vingt ans vont vivre. Le « merveilleux don » a été mien. Quelques instants, trois mois, il a été mon univers. Il faut que j'oublie, que j'oublie. J'ai pris des livres. Avec sa douce voix il avait pris mon âme en la voulant bonne, noble. J'ai là ces livres qu'il a voulu pour moi. Je les ai pris dans la joie. Ils sont tout ce que j'ai le droit de garder de la chose divine. Il faut que j'oublie. Je n'avais pas la « maman ». J'avais l'âme trop riche. L'amour est venu. Maintenant l'univers de clarté et de joie ne doit plus être en mon âme. Oublier l'amour. Comme si on pouvait ! Alors j'ai été au socialisme, aux humbles qui souffraient plus, guérir mon mal à leur souffrance, alors j'ai entretenu, j'ai cultivé la fleur de bonté qu'il avait mise germer. Cela est écrasant, cela est trop lourd, trop âpre, vous déchire.

Etre bon intelligemment. Oh les angoisses, les doutes, les peines que cela résume. Il faut bien pourtant faire de

l'Economie Politique, s'enflammer, combattre, oublier qu'on a un cœur et user la force de vie qu'on a en soi. Quel travail âpre. Le soir, comme il ferait bon, après la tâche, détendre sa volonté, n'être plus qu'une âme très aimante. Alors quand j'essaie cela, lui vient, son souvenir trop vivant, et il faut que je chasse ma tendresse qui est là toute prête, que je la chasse comme une étrangère, loin de moi. Je me raidis, je deviens âpre aussi à chercher cette question sociale, à occuper mon esprit. Alors quelquefois on parle d'affection, de tendresse, de féminité qui me manque. C'est comme une eau merveilleuse qu'on ferait miroiter loin de ma gorge desséchée. Ils ne savent pas, ceux qui disent ces choses, de quelle volonté et de quelle souffrance cela est fait. Oh ils ne savent pas ! Sans cela, ils m'épargneraient cette angoisse qu'ils me donnent de sentir que la Vie est là, la Vie féconde, la Vie merveilleuse, et que je ne puis pas en goûter. Aimer, aimer de tout son être, par-delà son être, donner tout soi, ce qu'il y a de meilleur et de plus doux, pourquoi parlent-ils de ces choses merveilleuses ? Les livres détournent la pensée, éloignent la chanson de la Vie, éloignent l'Amour. Un jour viendra où s'anéantira la souffrance. Mais puisqu'il n'est pas là encore et que la route large et lumineuse m'est défendue, puisqu'il faut oublier que mes pas y mirent quelques instants leurs empreintes, alors qu'on me laisse oublier tout.

31 août 1901.

(...) Et André, qui a gardé son timbre de caresse, était là. Nous avons été de bons camarades. Il m'a donné cette petite chose de lui et dans la chambre, je lui ai dit pour *L'Etoile*¹⁶. C'était bon de pouvoir être tout de même de bons amis. Il n'aimait pas Jammes comme moi, mais m'a donné une délicieuse sensation de vie, avec les mouvements si « acrobatiques » de son esprit démolissant tout de moi, des siens, reconstruisant, et jetant à terre, pour finir, d'un mot. C'est l'attrait de Paris où la philosophie tient du cinématographe. Ici, nous allons dans un pauvre sentier que nous faisons nous-mêmes. Et comme c'est long et difficile, nous n'avons pas le temps de lever les yeux pour voir autour. Alors on devient un peu engourdi. Et c'est comme une brise délicieuse faisant tomber les fruits de l'arbre que ce vent de pensée qu'il avait apporté hier. C'était bon. Ce sera toujours un ami pourvu qu'on éloigne tout ce qui ne serait pas de la « camaraderie » de garçons.

1^{er} septembre 1901.

De nouveau près de la grille il m'a dit avec sa voix de caresse : « Au revoir » – comme il y aura bientôt deux ans. Mais alors je parlais à demi ivre de douleur. Et maintenant ? Oh maintenant. Maintenant de la vie belle, délicieuse, de la vie de jeunesse est une chose morte derrière moi, et lourde parfois à traîner dans l'âme, dans la pensée, dans le souvenir, lourde, pesante. Et j'agis les mêmes œuvres quotidiennes avec ce soleil d'espérance, de foi dans la vie, éteint. Et qu'importe que la grille se referme, qu'il parte, qu'il soit loin, puisque c'est fini. La belle route lumineuse, la splendeur de mon être, puisqu'il n'y a plus que l'avenir auquel je ne crois pas, que la vie gâchera à sa guise. Voilà tout mon être, qu'elle le prenne, la grande semeuse. Je n'aurai plus même d'étonnement douloureux. Qu'elle le prenne. Voici mon âme qui avait voulu la joie, qui avait vibré vers l'heure divine dans sa toute-puissante foi.

Ma foi est morte dans le futur, ma joie elle aussi est morte, ma joie de vivre puisqu'il n'y a que le présent que je ne sais plus revêtir d'illusions précieuses, chatoyantes. Il disait en riant : « Prenez un bâton et allez sur les routes ». Sur quelles routes ? Il n'y en a qu'une sur laquelle il ferait bon guider ses pas, et celle-là, la Vie ne veut pas. Alors c'est

16 *L'Etoile de l'Est*, dont Emile Gallé avait déposé les statuts en février 1901 et à laquelle Gabrielle participait comme rédactrice.

lourd, alors c'est morne, alors c'est long, la Vie.

Jeudi (...) ¹⁷ juillet 1902.

(...) Je suis bien seule. André, André, c'est lui encore qui vit aujourd'hui en moi. Toute sa beauté et le geste de semeur qu'il eut tressailliraient s'il s'approchait de mon être où rien n'est mort, mais qui se soulève confusément vers je ne sais quoi de trouble mais de sincère et digne. Je vais m'aider peut-être de celui qui a droit aussi à ma confiance à cause de l'exemple de sa vie et de sa volonté. ¹⁸ Je ne sais. Ce n'est pas pour l'heure radieuse que mes vœux sont en germe. Peut-être est-ce mieux ainsi. Mais il y a trop de barrières entre l'entour et moi, et je crois que rien ne peut vivre, ne peut vivre vraiment de toute sa force, de toute sa puissance, si cela est lié au mensonge. Vivre, j'ai mis cela à la fin de mon journal. ¹⁹ Vivre selon tout ce que contient le mot Vivre. Peut-être est-ce le moment de vivre, de *gagner* sa Vie, sa vraie Vie.

Vendredi 6 février 1903.

Il est venu ici avec sa pauvre âme endolorie, avec son âme encore pleine d'amour et de bonté après l'offrande, après les tristesses des siens. Pauvre âme douloureuse. J'aurais voulu faire de toute la mienne une onde claire et rafraîchissante. La fièvre, l'abattement de son être, je voudrais les bercer avec des mots de réconfort. Mon cœur est près de lui comme un jardin empli de fleurs odorantes, nées de ses paroles merveilleuses il y a quatre ans. Les violettes pâles, les narcisses, les tubéreuses, et aussi les fleurs vivaces, les fleurs printanières vigoureuses, auprès de sa souffrance je les sens germer et s'épanouir en moi, tendre leurs jeunes tiges, s'offrir à sa tristesse. Et je voudrais les lui donner avec des mots profonds, avec des gestes. Son cœur, même malade, est divin encore. Il eut hier pour sa mère ce mot de pitié et de tendresse qui est comme une couronne pour l'éternité. Il lui faudrait des mots imprécis enveloppés de lumière, de l'affection qui sourirait silencieusement et ouvrirait le livre aux pages d'espoir. Demain il sera ici. Il ne faudra pas de fleurs éclatantes dans les vases et, si le soleil rayonne, je ferai l'ombre dans ma petite chambre afin qu'il ne pénètre pas trop brutalement dans son cœur. Je tâcherai de lui rappeler les beaux sentiers où l'on sourit à la vie, où toutes les plus petites herbes frissonnent joyeusement au vent, où, lorsqu'on se penche un peu, il y a des yeux parfumés qui vous regardent. Je prendrai sa pauvre âme d'enfant malade et je lui dirai qu'un jour elle m'a emmenée dans le merveilleux Idéal sain et magnifique, qu'avec sa volonté il m'a menée là. Et je lui rapprendrai la route où nous avons cheminé ensemble autrefois, je ferai de tout mon être un appui pour sa belle sève. Je lui rappellerai ses beaux élans de foi, d'espoir, et c'est avec ces mots, avec ses propres mots, avec les fleurs de ma tendresse nées de ses paroles que je lui offrirai la santé, que j'enivrerai d'air pur le sang de son être lassé par le rude labeur dans les villes.

22 février 1903.

Un mot de jolie camaraderie d'André hier : « Mais oui, vous devriez venir à Paris où vous pourriez faire mille choses. Ici on ne peut rien, vous voyez bien, Jules Rais, moi, nous avons dû quitter. »

¹⁷ « 10 » a été barré.

¹⁸ Il s'agit peut-être de Jules Rais, mais ce n'est pas sûr.

¹⁹ Le mot « Vivre » en grosses lettres barre la dernière page du précédent cahier.

23 août 1903.

Nos joyaux, je les ai tant aimés ce matin. Je les ai aimés comme une caresse, comme un air plus pur, ils sont comme un voile de douceur autour de la sensibilité, comme un voile un peu diaphane dont la délicatesse endort les souffrances. Si souvent les choses heurtent, les choses sont hostiles ou brutales. Quand ils sont là, c'est comme de la lumière parfumée. L'âme s'ouvre lentement, doucement, l'âme ouvre sa corolle. Je voudrais être aussi pour eux comme une petite fleur pensive que parfois ils respireraient, une petite fleur mélancolique dans un vase de cristal. Leurs âmes ont des tiédeurs et des tendresses délicieuses, et parfois des mots qu'ils disent sont comme des pétales qui s'effeuillent. Les pâleurs un peu soudaines et les frissons, et la gamme des sourires jusqu'aux larmes, et les murmures de l'âme dans le tremblement de la voix et dans l'éclat des yeux, cela est si doux d'en sentir reçue l'offrande. Les chers joyaux sont des calices merveilleux, il y a comme un écho en eux pour tous les rêves. Les chères demeures frissonnantes et sacrées, les chères demeures des songes imprécis, elles seront toujours solitaires, et cependant, dans les ciels de nacre, dans les paysages mystérieux aux troubles lueurs vertes, dans le calme des sites rêvés, flotte délicieusement leur présence. Leur âme est là, dans le silence, dans l'harmonie, dans la fraîcheur caressante, et peut-être est-ce d'elles que naissent tous les divins murmures. Leur âme est comme l'âme des heures précieuses, des fleurs délicates, des beautés doucement rayonnantes. Leur âme est comme l'âme de toutes les mélodies divines éparées dans le merveilleux univers.

24 août 1903.

Dans la claire douceur ensoleillée, ce matin André est venu. Cela a été deux exquis heures d'âme, la petite corolle s'est ouverte, épanouie au cher soleil de sa rayonnante bonté. Son âme est comme une source de tendresse et de pitié, son âme est comme une brise dans les feuilles. La bonté de son âme n'est presque pas humaine. Je la sentais la sœur de toutes les divines douceurs naturelles par quelque chose de large et de frais qui enveloppait. J'ai été son amie un peu, avec l'infinie douceur de me répandre et de me purifier. C'était comme une délivrance après hier, comme une délivrance qui se fondait dans la caresse du soleil ranimé. Hier, la pluie et le vent, ce ne serait rien encore, mais le joyau obstinément étranger, lointain. Tout le matin, mon âme avait été une guirlande, les pauvres fleurs se sont glacées. Du silence ou une politesse froide, hostile, cérémonieuse. Les pauvres fleurs raidies se sont glacées. Et elles ne voulaient rien cependant qu'offrir un peu de leur parfum pour dire merci, rien que recevoir un peu de rayonnement du beau, du précieux joyau, à qui elles avaient dédié tout ce qui était pur et précieux aussi dans leur vie.

22 avril 1904. 9 heures²⁰.

(...) Hier nos emballages se sont terminés par des visites, dont André Spire qui est venu longuement. Il n'était plus abattu et nerveux, comme à nos fiançailles, mais en plein travail, et mon amitié s'en est réjouie. Notre mariage civil le réjouit et il fera l'impossible pour y être présent. (...)

23 juin 1904. 8 heures.

(...) André a été me chercher chez les Nathan, mais nous étions parties à la gare. C'était gentil à lui. Je le croyais

20 Cet extrait et ceux qui suivent (jusqu'au 28 juin 1904 compris) sont empruntés aux lettres de Gabrielle à Léon Rosenthal, son fiancé.

tout à fait bon, mais ce que vous m'en dites m'en fait douter. Pauvre être, il y a longtemps qu'il souffre et, s'il est dégoûté de l'action, c'est bien après lui avoir donné le meilleur de ses forces.

28 juin 1904.

(...) Et puis j'ai rencontré André Spire qui est venu à moi. J'ai senti tout à coup ma bonne amitié ancienne se figer en glace à son approche, et faut-il vous le dire, mais il vaut mieux toujours la franchise, n'est-ce pas ? non à cause de vous, mais parce qu'il a douté de moi. Car si instinctif et compréhensible que soit un petit recul momentané chez vous, je trouve qu'au fond il serait antiscientifique de lui en vouloir (mais le sentiment et la logique... il fut dit un jour très grave). Car il ne vous connaissait pas et si on l'avait influencé en mauvaise part il ne possédait rien, à votre point de vue, qui fût capable de lui faire prendre parti dans un sens ou dans l'autre. Son enquête auprès de Malye était même parfaitement raisonnable, et s'il était venu chez vous avant de l'avoir faite vous pourriez lui en vouloir d'une sorte d'espionnage ; mais en somme il était fixé ayant pleine confiance en Malye et il est venu chez vous à cœur ouvert. Je suis blessée pour moi justement parce qu'il me connaissait et que, jusqu'à preuve du contraire, il devait me croire incapable d'épouser un arriviste. Aussi bien me suis-je rendu compte que cette gêne au début venait de ce que je ne pouvais pas lui dire franchement la peine qu'il m'avait faite et cela m'a été un peu dur. Cependant je me suis rappelé ma promesse et l'obligation véritable qu'il y avait à me taire. Et puis il m'a parlé d'une part avec un contentement si visible de mon idée de travail et ensuite je l'ai senti si mal neurasthéniquement, si anxieux, troublé de la santé si atteinte de son père, et tout l'être dans une sorte d'angoisse l'empêchant de posséder même sa pensée, comme il me le disait, que j'ai eu simplement un peu fraternellement pitié de lui, et qu'en le quittant j'aurais voulu seulement savoir mettre un peu de douceur, de quiétude, en son tourment. Il reviendra d'ici une huitaine. C'est un très ancien ami qui a agi intellectuellement avec bonté envers moi. Je serai heureuse quand vous pourrez me dire, d'ici quelque temps je le comprends, qu'un de ceux qui ont été pour moi ces camarades de vie dont nous parlions, qu'on retrouve malgré le silence parce que quelque chose d'indestructible est commun, ne vous est plus hostile ni complètement étranger.

28 juin 1904.

(...) Léon, j'avais raison de me faire des reproches au sujet d'André, doublement raison. En me quittant avant-hier, il est allé chez Berdie et lui a dit que j'avais été si froide avec lui, si peu gentille, et il a cherché ce qu'il m'avait fait. Il a dit à Berdie que peut-être j'étais fâchée parce qu'il n'était pas venu me voir, et pour que je ne le sois plus, il lui a dit de me dire, toute seule, personnellement, qu'il n'avait pas la tranquillité d'esprit nécessaire pour aller jusqu'à la Garenne²¹, qu'on opérât son père demain (c'est-à-dire hier). J'ai eu de la peine d'avoir été si loin de lui dans ces moments cruels (Berdie a confié l'opération à grand'mère, elle a eu lieu hier à l'hôpital et je crains bien que ce soit un cancer). Je lui ai écrit aussitôt un mot de sympathie, l'assurant que mes pensées partageaient ses tourments. Et je ne peux pas faire prendre des nouvelles, car les Spire ne veulent pas qu'on sache l'opération. Cependant, comme André est parti le soir même pour revenir dans quelques jours, c'est un bon signe, du moins je l'espère.²²

21 Adresse de Gabrielle, 55 Avenue de la Garenne.
22 Edouard Spire mourra l'année suivante, en 1905.

18 juillet 1917.

Hier André Spire est venu déjeuner. Il y a quelque chose de rude, de violent en lui. Une extrême fatigue nerveuse sans doute. Mais aussi une part d'âge. Tout ce qu'il y a eu de fougueux dans ses jeunes années, tout ce qui était son charme, spontanéité un peu rude, s'accuse maintenant. Il y a une transformation analogue à celle des visages qui grimacent en vieillissant. Entre nous il y a aussi un changement de rapports, changement inévitable. Il a été dans ma jeunesse comme un flambeau, comme une lumière placée devant moi. Je n'étais qu'une enfant. Maintenant il ne peut plus être cela. Je le juge et lui-même ne peut plus éprouver cette indulgence qu'on éprouve pour les êtres dont la vie commence.

Il y a comme un peu d'amertume, de déception entre nous. Je l'ai senti hier. Je l'ai déçu. Il m'a reproché ma « timidité », non comme un reproche venant de lui seul, mais d'autres encore. Reproche qui m'a touchée à fond, sans doute parce qu'il est juste. Timidité, ce que dans le milieu universitaire on appelle dédain et hauteur (parce que cela s'accompagne d'une certaine élégance de forme), cela aura peut-être été sans que je m'en doute une de mes grandes faiblesses.

La brutalité d'André, hier, m'aura servi à le démêler.²³ Peut-être est-ce la raison pour laquelle je vois moins Benda ? J'ai eu une sensation très obscure, très subtile – venue par André – et qu'il me faudra approfondir.

22 mai 1921.

Relu quelques pages du précédent cahier et celui-ci. Au fond il y a en moi quelque chose que l'amour ne peut pas satisfaire, il me semble, une soif du divin, un besoin de foi. Quand ce besoin sommeille, je souffre. L'amour est un état et non une foi. Ou est-ce une tare de mon âme impuissante à aimer ? Relire *Chad Gadya*.

23 Entendons : « à démêler cela ».

Liliane Klapisch, Croquis.

